« Simone a changé ma vie ». La formule a jailli spontanément, prononcée par une jeune collègue, récemment élue professeure d'université, au moment où elle a appris la terrible nouvelle. Ces quelques mots établissaient un constat, certes, mais surtout ils témoignaient une reconnaissance. Une reconnaissance pour l'enseignement dispensé avec passion et rigueur, pour les conseils et le soutien prodigués, pour la foi inculquée dans les immenses bénéfices qu'on peut retirer de la confrontation aux textes, pour tout ce qui l'avait persuadée que les études littéraires étaient la voie à suivre et qui avait affermi une vocation originellement incertaine. Un apport immense, décisif, tel que Simone de Reyff était capable de le fournir, jusqu'à infléchir le destin des individus qui croisaient son chemin.
C'est cet immense apport que j'aimerais maintenant rappeler devant vous et avec vous, au nom de tous mes collègues, des étudiantes et étudiants anciens et actuels, de toutes celles et ceux qui ont partagé ses trente-cinq années d'enseignement à l'Université de Fribourg et sa période encore plus longue d'activité intense dans le monde de la recherche.

Pour cette jeune collègue que j'évoquais à l'instant, comme pour tant d'autres, pour moi-même aussi, la vie avait changé par un matin d'automne ensoleillé, dans la désinvolture d'un début d'études distrait et dissipé.
Une figure était apparue, une figure de professeur comme on n'en trouve que dans les livres : un propos ferme et savant, énergique et généreux, qui ouvrait des horizons insoupçonnés, une présence dans le sens le plus fort du terme, qui laissait entrevoir que ce qui se jouait dans la salle de cours à ce moment-là n'était que la partie visible de quelque chose d'autre qui se passait ailleurs. C'était l'émerveillement en cette matinée d'automne. Nous étions sous le charme de ce discours d'un autre monde, de ce propos qui nous invitait lire Montaigne, au lever, avant toute autre activité de la journée - en robe de chambre.

Simone fascinait, Simone subjuguait, Simone « tirait vers le haut », au point de nous donner à toutes et tous envie de nous élever vers ces espaces où régnaient les promesses de la littérature.
Certains, certaines parmi nous ont eu ensuite la chance de se rapprocher de « Madame de Reyff » et de partager avec elle projets, tâches administratives, responsabilités d'enseignement. De nombreux collègues ont croisé son chemin dans les fonctions académiques ou lors de manifestations scientifiques.
Tous étaient unanimes. Simone, par sa puissance de persuasion, par sa droiture et son engagement, obtenait le crédit et la reconnaissance même de ceux qui lui étaient le plus éloignés sur le plan psychologique ou idéologique. « J'avais avec elle un beau et fidèle rapport, empreint de respect et d'affection » m'écrivait avant-hier une collègue qui ne comptait pourtant pas dans le cercle de ses proches.

Et tous et toutes étaient admiratifs des ressources de son savoir d'une étendue et d'une précision imparables, de sa maîtrise virtuose des subtilités du français, tous louaient sa capacité de travail déroutante, son refus du compromis avec les faiblesses humaines. Simone expliquait volontiers qu'elle avait été éduquée au rejet de la paresse et à l'amour du travail bien fait. Au nom de l'exigence de ce qu'on se doit à soi-même – et surtout aux autres –, elle puisait en son for intérieur l'énergie prodigieuse qu'elle déployait dans ses diverses activités intellectuelles.

La forge se mettait en activité, les grandes machines prenaient leur essor, se saisissaient de l'objet, le décortiquaient, abattaient leurs conclusions d'un rythme régulier, sans perte de temps, sans effets de manche, sans suffisance. Car il est vrai que Simone était d'une humilité déconcertante, toujours à minimiser ce qu'elle réalisait, toujours prête à croire que d'autres pourraient faire mieux qu'elle (ce qui est quasiment une anomalie dans le milieu académique). Cela n'excluait pas, du reste, une franchise, qui se traduisait dans sa manière bien à elle d'énoncer les compliments, comme s'il s'agissait d'un écart coupable à l'endroit des normes de politesse : « Eh bien, je dois vous dire… » était sa formule favorite, lorsqu'il s'agissait d'adresser un éloge.

Ces qualités ont permis à Simone d'élaborer une œuvre scientifique tout à la fois impressionnante et peu clinquante, de livrer un enseignement de haut vol, et de se dévouer à la communauté universitaire. Elles ont produit leur plein effet dans les moments plus difficiles qu'a connus le Département de Français. « Madame de Reyff » était restée la boussole, le phare. Combien se rendent compte que, sans sa constance et sa détermination dans les heures sombres, le bateau, en voie de perdition, aurait pu sombrer.
Il est vrai que Simone y tenait, à son Université de Fribourg, à cet établissement dans lequel elle aura passé, de près ou de loin, cinquante-cinq ans de sa vie - depuis le moment où, jeune étudiante débutante, elle se faisait appeler avec condescendance « Mlle Glasson » par les enseignants d'alors, jusqu'aux années précédant sa retraite, où elle avait acquis le statut de pilier du Département de Français : elle l'était pour les étudiants (rappelons également qu'elle fut, des années durant, conseillère aux études), elle l'était pour la communauté du champ scientifique, mais aussi pour les collègues de l'interne, qu'elle parvenait à rassembler autour d'entreprises collectives, en s'efforçant de faire tomber les barrières entre les disciplines et les facultés. On ne compte plus les journées d'études, séminaires communs, manifestations publiques, que Simone a organisés. Jusqu'à la présidence des Amis de la BCU, association à laquelle elle a donné un élan décisif. Toutes occasions de labeur et d'échanges, qui se couronnaient souvent dans l'hospitalité qu'elle et Christophe offraient dans de mémorables soirées à Pensier.
« On a bien travaillé » disait-elle. Oui, « on a bien travaillé », Simone, on peut le dire.

Cet engagement pour la communauté de ceux qui ont foi dans le savoir et la culture lui a valu de solides amitiés, dont témoigne l'étendue de cette assemblée. Mais, parmi tous ces amis et ces collègues, tous ne mesurent pas à quel point Simone était un esprit peu conventionnel. La réussite de son enseignement reposait, entre autres, sur une adaptation continuelle à l'évolution des idées, des méthodes, aux inflexions que fait subir l'évolution de la société à l'étude des textes – le chemin parcouru l'avait amenée à des années-lumières de ce que Mlle Glasson avait connu quand elle avait suivi ses premiers cours à l'université ou quand elle-même avait commencé à enseigner. Sans avoir l'air d'y toucher, Simone de Reyff a été une des premières à intégrer les outils numériques dans l'enseignement et dans sa propre recherche. A l'heure où les collègues de sa génération peinaient encore à trouver le bouton qui déclenchait l'allumage d'un ordinateur, Simone maniait le *powerpoint*, les bibliothèques en ligne, les moteurs de recherche avec assurance et décomplexion, et incitait ses étudiants à s'initier aux nouvelles technologies.

Elle faisait preuve également d'un état d'esprit facétieux, peu courant dans la profession. Il faut avoir travaillé étroitement avec elle pour savoir combien l'humour était au cœur de son approche du monde. Simone affectionnait les bons mots, les commentaires piquants, les jeux de parodie. De ses séances de travail avec son acolyte, le regretté Guy Bedouelle, émanait une gaieté que n'auraient pas reniée les joyeux cénacles de la Renaissance.

Cette approche ludique était également au cœur de sa manière d'appréhender la littérature.
Il fut un temps où la notion de « plaisir du texte » était à la mode. Simone, quant à elle, éprouvait véritablement une joie du texte. Chaque occasion de lecture la mettait dans une situation de défi amusé, comme si le texte l'entraînait dans un jeu, qui répondait à sa curiosité espiègle. On voyait briller ses yeux, ses commentaires amusés fusaient, comme si elle retrouvait à chaque fois les plaisirs enfantins qu'elle avait éprouvés à sa première lecture de *Bécassine*.
On comprend pourquoi, dans le domaine de la recherche, l'édition critique recueillait ses faveurs, car cette confrontation avec la résistance concrète du texte, qu'il s'agit de surmonter, pied à pied, en évitant les pièges, en trouvant les parades aux blocages, prenait pour elle les contours d'un jeu euphorique. Simone y a consacré de persévérants efforts, avec une prédilection pour les textes de Marguerite de Navarre, qui, parmi les très nombreux auteurs qu'elle fréquentait, avait à coup sûr un statut particulier. Même si Simone avait rencontré un peu par hasard l'œuvre de la Reine Marguerite, elle avait reconnu là une forme d'idéal, où s'équilibraient noblesse de cœur et audace créative, où s'affirmait une certaine manière, à la fois courageuse et conciliante, d'être au monde. A ces conditions, (je

cite Simone de Reyff) « le verbe poétique peut risquer son chemin vers le mystère inexprimable où l'appelle son désir ».

Maintenant que je sais que je que n'entendrai plus son pas pressé marteler le couloir, j'ai ouvert au hasard un des poèmes de Marguerite de Navarre que Simone a édités. Le texte s'intitule *Le Triomphe de l'Agneau*. Il s'agit d'une variation sur l'Apocalypse de Saint-Jean, saturée de références bibliques, que Simone était mieux que quiconque capable d'identifier. Il se trouve que le passage sur lequel s'est ouvert le livre, fait écho à un développement de la première épître aux Corinthiens : *O mors, ubi est victoria tua ?* (c'est ce que nous rappelle l'annotation de Simone). Un passage donc qui proclame la défaite de la mort, qui fait état de son impuissance face à la promesse du salut.

Je terminerai donc mon propos par quelques vers de Marguerite de Navarre, en me disant que Simone n'aurait pu rêver meilleur hommage, meilleur témoignage de gratitude, de ses étudiants, de ses collègues, de ses amis :

La Mort son trait a jeté tout à coup,
Mais, en frappant, s'est prise de son coup.
En pensant bien obtenir l'avantage
Elle a perdu la force et le courage.
[…]
Or es-tu, Mort, par tes armures morte.
Or n'es-tu plus maintenant la plus forte.
Dis, maintenant, qu'est ton bras devenu ?
Ton grand pouvoir ? que t'est-il advenu ?
Où est le bruit de ta fière victoire ?
Ton aiguillon, ta puissance et ta gloire ?
[…]
Mort, tu mourras d'une mort éternelle,
Tant, que de toi ne sera plus nouvelle.

Merci, Marguerite
Merci, Simone.
Merci d'avoir changé nos vies.

*Claude Bourqui*